

Je cherche les mots. Tous les mots ont disparu. Je les imagine cachés quelque part, devenir un endroit silencieux secret, mais prêt à exploser.

C'est un grand silence qui s'est invité. Mais maintenant ce silence est devenu trop bruyant. Je me suis débarrassée des mots et je passe plus de temps à regarder les rocher de près. Je me dis que j'y trouve toujours un monde. Il faut les regarder de très près. Comme si on voulait s'y noyer, et alors apparaissent les histoires.

Elles se sont mises à courir en direction de la forêt en hurlant comme des louves.

Leurs soies de coton virevoltaient sous la lune et leurs pieds nus écrasaient téméraires la mousse. Bientôt on ne vit plus que quelques ondes blanches entre les arbres feu follets.

Impression d'un fil à l'intérieur du ventre qui tire curieux vers la masse sombre du bois inquiet.

J'avais envie de les suivre j'avais envie de prendre l'appel au vol envolée.

On a continué de regarder les étoiles en silence fortes cette nuit là.

Elles ne criaient plus alors on s'est demandé dans nos pensées solitaires jusqu'où elles étaient allées. On a imaginé la clairière et la rivière lumineuse rêveuse plus loin après les deux ruines habitées où elles avaient du s'arrêter.

Elles devaient sans doute avoir commencé le rituel.

«Pour être dehors elle m'a dit pareil je trouve tout le temps un gouffre mental j'entends du vent et je ne te vois plus avec du sable je suis un puzzle 5000 pareil je crois tout le temps c'est du ciment et il fait bien chaud j'entends du vent et ils bougent tout le temps c'est comme les nuages le mortier c'est du ciment avec du sable je ne te vois plus il fait bien chaud je trouve pour être dehors ils nous ont pas encore lâchés elle m'a dit c'est comme les nuages ils bougent tout le temps je me suis engagée dans le gouffre mental d'un puzzle de 5000 pièces pareil en plus je crois que j'entends que du vent.

J'ai rêvé du tourniquet que tu plaçais dans la mer. »

C'est les mots, c'est le silence. C'est comment donner les mots ou bien les garder. Les chanter peut être ou bien les soupirer seulement. Ne donner qu'un souffle ou alors garder le silence. C'est oublier les mots trop appris trop ancrés tellement utilisés tout le temps qu'ils ne veulent plus rien dire. Alors c'est aussi se dire que si on oublie tous les mots peut être qu'après il faudra en créer des nouveaux.

Que va-t'on faire des nouveaux mots ?

On va décrire de nouveaux paysages de nouvelles émotions. Briser la glace qui entoure les ressentis amers. Que reste t'il si on dénie le monde des sentiments ? Est-on déjà seuls ? Le silence est il bruyant ?

C'est comme si ça lavait tout ce qu'il peut y avoir de plus obscur.

Alterner les pleins et les vides. Il y a cette pluie, ce vent, et les pots de fleurs qui débordent de leur terre. De quoi débordons-nous ?

On se laisse voguer dans des torrents de dire. Des flux de rien, des fous dans le vent.
Et parfois, on essayait de voyager immobiles.

Ils ont essayé de séparer les corps pour nous domestiquer.

Mais on se dérobe en marchant main dans la main. On fabrique notre propre machine à libertés et c'est le meilleur endroit pour permettre d'ancrer les émotions et les partager.

On se penche au dessus de cette flaque en forme du signe de la déesse et elle nous montre les reflets de l'âme. Un cercle immense.

On passe d'un état à un autre troubles puis solides et c'est le tissage de la guérison.

Ils sont des obstacles infatigables qui se dressent face à nos désirs immédiats mais après les tourments nous permettent d'accéder à la connaissance.

ALORS ON A CONTINUÉ À FAIRE PASSER DE L'EAU ENTRE LES DEUX
CRUCHES EN TERRE.

On cueille les fleurs sacrées sans oublier de remercier et on enregistre les oiseaux comme les bergères de l'après qui rassemblent et impriment vivantes sur les toiles de ciels.

Le spasme fait des naissances de cataplasmes anti-division. Et le flux continue.

On masse les nuits douloureuses afin de restimuler l'abondance des sources matriciales. On veut rêver plus que ce qu'on nous donne. On aime en songes et on illumine l'éphémère. On veut se rappeler de tout. Du feu, mais surtout de l'épaisseur du son de toutes les voix, de l'épaisseur des odeurs et des regards épais de toutes les histoires vues vécues. On fait de nos nudités des uniformes pour aller combattre les fumées toxiques des mots violences. On se penche au dessus de la mer en mouvement frétille de flou. On casse les vitres-prisons et on se resserre sur les bancs. On a aboli les points de séparation et refait toutes les cartes pour que personne ne puisse connaître l'emplacement.

On comble le trou sans cesse en se promettant de n'arrêter seulement si la lune ne revient pas. L'une danse, l'autre chante, l'une souffle, l'autre prie, l'une pleure, l'autre crie, l'une rêve, l'autre plante. Finalement, le trou est devenu la chapelle.

Nous avons chamboulé nos chemins, croyant perdre nos repères, alors que nous savions intimement le pouvoir d'influence des mots sur les mouvements. On voulait vivre au contact de notre propre existence.

Oui, quelqu'un a marché ici.

Elles se sont mises à courir en hurlant comme des louves en direction de la forêt.